Document généré le 19 avr. 2024 04:24

Ciné-Bulles

Crime et châtiment
Faute d'amour d'Andreï Zviaguintsev

Zoé Protat

Volume 36, numéro 2, printemps 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88076ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2018). Compte rendu de [Crime et châtiment / *Faute d'amour* d'Andreï Zviaguintsev]. *Ciné-Bulles*, *36*(2), 47–47.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Faute d'amour

d'Andreï Zviaguintsev

Crime et châtiment

ZOÉ PROTAT

Andreï Zviaguintsev est une valeur sûre : pour le Festival de Cannes, pour la critique et pour les amoureux du cinéma russe qui ont bien peu à se mettre sous la dent. Car si des poulains prometteurs (Ivan I. Tverdovskiy, Kantemir Balagov, Kirill Serebrennikov) existent bel et bien, ils sont quasi invisibles hors du circuit des festivals. Tout repose donc sur les épaules de celui qui a commencé sa carrière au début des années 2000 en s'inspirant de Tarkovski (**Le Retour** et **Le Bannissement**) pour ensuite s'attaquer à un examen patient et acerbe de la Russie d'aujourd'hui. Si **Leviathan** (2014) peut être considéré comme son grand film politique, **Faute d'amour**, Prix du jury à Cannes en mai 2017, est un drame familial glaçant qui lorgne du côté d'**Elena** (2012).

Evgenia, la mère, est une beauté statuaire au cœur rempli de fiel. Boris, le père, est un homme d'affaires bourru, une eau dormante de colère contenue. Ils sont en instance de divorce. Entre eux deux, Aliocha, un blondinet de 12 ans, qui assiste à toutes les batailles, qui entend toutes les insultes. Les parents se sont déjà mutuellement remplacés. Reste à vendre le bel appartement et à régler la question de la garde d'Aliocha, qui visiblement n'intéresse personne. Un jour, le petit garçon part pour l'école et ne rentre pas…

Faute d'amour est un film sous tension continuelle. Tout y est menaçant, la nature, l'architecture, les objets, les regards. Quant aux personnages, ils sont unanimement détestables. Impossible d'accuser Zviaguintsev de favoritisme, car là où les femmes sont méchantes, les hommes sont lâches. La palme revient à la mère d'Evgenia, un modèle de cruauté mentale. Ils expriment tous, sans détour et avec rage, des émotions taboues : le désamour familial, l'égoïsme porté en étendard, la négligence intellectuelle et affective… Pour ses parents, Aliocha est un obstacle. Sa fugue est certes un drame, mais surtout une disruption dans des plans d'avenir tracés d'avance. Evgenia et Boris doivent maintenant « jouer » aux éplorés, ce qui ne trompe personne; ces deux-là ne s'aiment plus depuis longtemps. Peut-être ne se sont-ils jamais aimés? Peut-être n'ont-ils jamais aimé du tout? À l'opposé du spectre du chacun-pour-soi, on retrouve une armée de volontaires, surprenante d'efficacité et de discipline, qui prend en mains l'enquête et tente de pallier les manquements de la police. Avant de disparaître, l'enfant ne dira que quelques mots en autant de scènes. Un seul plan muet transmettra toute l'ampleur de sa détresse et broiera le cœur.

La charge anticorruption de **Leviathan** a valu quelques ennuis à Zviaguintsev, qui ne reçoit plus aucun fonds public pour financer ses films. Avec à peine quelques éclats de propagande gouvernementale entendus çà et là, la critique politique est quasi absente de **Faute d'amour** — ce qui n'empêche pas la critique sociale et intime. Certains s'empresseront d'affirmer que le film trace le portrait d'une nation incapable de compassion. Il ne faut cependant pas succomber aux clichés faciles et admettre que cette radiographie implacable de l'être humain (et d'une bourgeoisie déconnectée) est applicable à tous les lieux de notre temps. Certes, le cinéma de Zviaguintsev est peut-être trop froid pour bouleverser les foules, mais ses forces sont ailleurs : dans ses dialogues trempés dans le vitriol et débités à un rythme effarant, un véritable jeu de massacre dans la bouche de comédiens-stakhanovistes. Dans son écriture sur le fil du rasoir, un peu grandiloquente parfois, mais qui fonctionne grâce à son extrême acuité. Dans ses implacables structures en boucle et ses plans rigoureusement cadrés aussi, assortis d'une palette de couleurs désaturée qui teinte de gris l'hiver moscovite. Finalement, dans une superbe partition musicale minimaliste. Avec son titre programme d'une infinie tristesse, **Faute d'amour** est à la hauteur de l'œuvre du maître russe. CB

Russie–France–Allemagne–Belgique / 2017 / 127 min

Réal. Andreï Zviaguintsev **Scén.** Andreï Zviaguintsev et Oleg Neguine **Image** Mikhaïl Kritchman **Son** Stanislav Krechkov, Ruslan Khuseyn et Andreï Dergachev **Mont.** Anna Mass **Prod.** Alexander Rodnyansky, Sergey Melkumov, Gleb Fetisov, Olivier Père et Pascal Caucheteux **Int.** Mariana Spivak, Alexeï Rozin, Matveï Novikov, Natalia Potapova **Dist.** Métropole Films